

Les frères Karihoo

Raconteur : Mesdames et messieurs, filles et garçons. Venez ! Écoutez! Rassemblez-vous. Permettez-nous de vous présenter une histoire de personnes de ce pays. Les Albertains! Reculez avec nous dans le temps, sur une étendue de terrain entre une chaîne de montagnes et les grandes plaines. À partir de là, nous chercherons des visages de l'avant-temps. Nous vous présentons une histoire de courage et de grandes luttes. Une histoire oubliée, d'un peuple souvent oublié.

Dans cette Alberta, faisant encore partie des Territoires du Nord-Ouest, la traite des fourrures commence à diminuer. Les troupeaux de bisons sont petits et en minorité. Le terrain est vibrant du son de roues... (On entend le son de roues) du son de métaux à la forge... (On entend le son de métaux se frappant.)

Le terrain est continuellement et de plus en plus divisé par les instruments de précision des géomètres experts. L'Alberta est prête à coloniser. Les grands explorateurs se sont tournés vers le nord et les premiers peuples sont affaiblis, si bien en esprit qu'en nombre. Leurs frères à peaux rouges de l'Est demeurent sur des terrains restreints appelés réserves, où leurs vies sont réglées et où on les décourage de pratiquer leur mode de vie. Plusieurs ont perdu tout espoir et d'autres vivent dans le désespoir d'avoir perdu le rêve de leurs ancêtres. Certains cherchent un moyen de s'en sortir et d'être libre à nouveau.

Parmi les voyageurs pagayant vers l'ouest dans leurs énormes canots d'écorce de bouleau avec Alexandre Mackenzie se trouvaient deux frères du village iroquois de Caughnawaga : Louis et Bernard Karihoo.

Louis : Ce Mackenzie, il est fou! Nous voici rendus au Fort Chipewan et il veut que nous continuions vers le nord pour trouver un passage nord-ouest au pacifique! On va geler!

Bernard : Ouais, ça me fait frissonner juste d'y penser. Allons-nous en!

Louis : Tu veux dire laisser l'expédition?

Bernard : Pourquoi pas? Qui sait ce qu'on va trouver là-bas!

Louis : Et Mackenzie, lui?

Bernard : Ce fou d'Écossais barbu? Il n'a pas besoin de nous; nous sommes des Iroquois. D'ailleurs, il a déjà plusieurs hommes forts.

Louis : D'accord, mais où irons-nous alors?

Bernard : Nous suivrons la rivière Saskatchewan, jusqu'au Fort des Prairies, puis nous continuerons vers l'ouest. Peut-être nous trouverons du terrain.

Louis : Voyons, Bernard, nous sommes au 19e siècle. Tu sais aussi bien que moi, qu'il n'y a nulle part à partir du Golfe du Mexique jusqu'à l'Arctique, du Pacifique jusqu'à l'Atlantique, qui ne soit pas réclamé par une tribu ou une autre.

Bernard : Bien, en tout cas, penses-tu que ça servirait à quelque chose de continuer vers le nord?

Louis : Non, retournons. Hé! Mackenzie! Euh, nous sortons d'ici, O.K? Euh... Bonne chance avec cette histoire de passage. Peux-tu croire ce gars?

Bernard : Ouais! Passage nord-ouest! En v'la une bonne!
(Louis et Bernard Karihoo sont debout juste à l'extérieur du fort.)

Louis : Regardes ça, hein? Le Fort des Prairies.

Bernard : Ouais! Y'est gros, hein? Qui aurait pensé 2500 milles de Québec, à travers de vastes étendues de terrain qui semblent être inhabitées. Lorsqu'on se croit presque au bout de notre trajet, nous voilà, en face d'un fort. Plus gros que n'importe quel à Caughnawaga.

Louis : Bernard, tout ce qu'on a à faire, c'est de continuer notre parcours vers l'ouest. Notre terrain nous trouvera. Il a toujours été là. Tu dois te calmer et avoir foi.

Bernard : Oui, je sais. Je n'ai pas perdu espoir encore. Je suis un peu inquiet, c'est tout. On porte avec nous une grande responsabilité. Notre peuple compte sur nous. Comment savons-nous que la rivière nous conduira à notre terrain. Comment savons-nous que nous n'y trouverons pas un autre fort là-bas. Même plus menaçant que celui-ci.

Louis : Bernard, où penses-tu que nous pourrons trouver ce qu'il nous faut pour bâtir nos hangars? Nous devons nous engager dans la traite de fourrures aussi, tu sais, et si nous sommes assez fin pour trouver un endroit favorable, nous pourrons peut-être bâtir un magasin.

Bernard : Un magasin? Wow! Tu as vraiment de grandes idées, n'est-ce-pas, mon ami? Je pensais que l'idée était de s'éloigner des colons et des commerçants afin que notre peuple puisse vivre libre comme il en a le droit.

Louis : C'est ce que nous ferons, mon ami. Toutefois, je suis certain qu'un jour viendra où il nous faudra s'adapter aux changements et aux modes de vie pratiqués tout autour de nous. Mais cette fois-ci, prions pour que nous soyons mieux préparés pour contrôler notre destinée. Allons, retournons à notre canot.

Bernard : Non, maintenant nous marchons. N'oublie pas qu'il pourrait y avoir des Sarcee aux alentours qui ne sont peut-être pas très sympathiques à «une couple» d'Iroquois.

Raconteur : Donc, ils marchèrent et marchèrent, et ils montèrent, et marchèrent encore. Ils ne prenaient pas sommeil, mais marchaient toujours...

Louis : Bernard, veux-tu bien regarder ça? Un océan d'herbes de prairie.

Bernard : Notre utopie ne peut être que très près. Je peux la sentir, je peux la toucher, je peux l'entendre.

(Louis et Bernard sont bombardés par un troupeau de bisons.)

Raconteur : En effet, il y avait du terrain, une vaste étendue de plusieurs kilomètres carrés entre les eaux des rivières Saskatchewan et Athabasca. Ils avaient trouvé leur paradis. Les frères étaient au courant que les chances de trouver un tel paradis étaient sans doute nulles. La région avait été habitée par les Cris, les Pieds Noirs et les Sarcee. Ils continuèrent leur trajet vers les Rocheuses à pied, tête basse, sans faire de bruit, ne s'attardant à nulle part. Ils étaient seuls dans un océan d'herbes de prairie où rôdaient des troupeaux de bisons. Impossible! Magnifique! Maintenant leur utopie était sûrement tout près, mais où donc? Ils avaient entendu dire qu'il n'y avait aucune région à partir de l'Arctique jusqu'au Golfe du Mexique, de l'Atlantique au Pacifique, qui n'avait pas encore été réclamée par l'une ou l'autre tribu. Mais d'une façon ou d'une autre...

Louis : Il y en a du terrain! Il y a un territoire libre au bout de cette grande plaine. Une étendue de plusieurs milles carrés entre les rivières Athabasca et Saskatchewan. Là, nous y bâtissons notre utopie démocratique. Nous jouirons de l'indépendance dont nous avons osé rêver avoir. Ça, c'est le paradis!

Raconteur : Louis et Bernard passèrent l'hiver dans leur royaume caché, se familiarisant avec ses frontières et son potentiel. Ils retournèrent dans l'Est, connaissant très bien les contours de ce terrain de choix. Ils se gardèrent bien de partager ce secret avec les voyageurs avec qui ils retournèrent à Montréal et un coup rendu à Caughnawaga, ils en discutèrent discrètement avec leurs familles immédiates seulement. Un tel exode ne s'était jamais produit dans l'histoire des Iroquois, mais les Iroquois n'avaient jamais été conquis avant non plus. Dix ans se passèrent avant que Louis et Bernard puissent recueillir les ressources nécessaires pour mettre leur rêve à réalité, mais enfin leur rêve de bâtir une confédération iroquoise allait commencer.

Louis : Frères, soeurs, nobles gens, nous sommes ici aujourd'hui prêts à s'embarquer sur le voyage de notre mission. Nous chercherons notre destinée et saisirons notre futur. Notre destinée n'est plus ici. Nous devons nous diriger vers l'ouest, vers cette terre du soleil couchant, où il y a assez de bisons pour plusieurs générations à venir, où nous pourrons commencer à nouveau, où il sera possible pour notre peuple de redevenir grand.

Raconteur : C'est ainsi que quelques quinze familles rassemblèrent leurs objets personnels et s'esquivèrent, inaperçus des habitants de leur village bondé et troublé, pour se mettre en route vers les collines basses des montagnes Rocheuses, vers leur nouveau chez-soi. Crions de joie vers les cieux! Chantons les louanges de l'indépendance. Dans les collines, blottie sur l'épaule de la plus haute chaîne de monts, une toute petite nation est en naissance. Voyez! Le plus magnifique endroit au monde, la dernière niche de terrain non-réclamé dans l'Amérique du Nord.

Louis : Aha, mon frère! Il n'est pas bon de vivre?

Bernard : Oui, mais la tâche qui nous attend est immense. Nous avons un futur à bâtir. Avant longtemps nous aurons encore des voisins. Il est difficile de croire qu'il pourrait y avoir d'autres personnes dans ce terrain rocheux, mais nous devons être préparés. Nous devons être établis, discrets et libres.

Louis : O.K. Maintenant que nous sommes ici, il nous faudra des chevaux et, pour se procurer des chevaux, il nous faudra des fourrures... Beaucoup de fourrures.

Bernard : Les membres de notre tribu y viennent, donc nous devons partager avec eux nos connaissances de la chasse.

(Son de violon)

Louis : (Chantant) Le chasseur le plus ardent sent la senteur des bêtes merveilleuses de ce terrain. Ce sont les bêtes pour lesquelles il y a une grande demande. Notre peuple vit tellement bien au milieu d'une telle abondance. Nous ne trahisons jamais cette terre. Nous traiterons ses bêtes avec respect et nous les aimerons. Partageons avec eux ce privilège qui nous entoure. Ce que nous prenons, nous devons remettre. Nous sommes tous des créatures de ce vaste terrain. N'oublions jamais les règlements qui nous lient au sein de notre Mère.

Raconteur : Remplie d'espairs et de foi, la tribu commença la construction de maisons et d'écuries qui ressemblaient aux longues maisons du Québec et du Nouveau-Brunswick, se dispersant tranquillement à travers leur territoire rocheux. La jeune communauté prospérait et lorsqu'elle avait besoin de provisions, Louis et Bernard se rendaient jusqu'au Fort Carleton et, de cette façon, vinrent à connaître les différentes sortes de gens qui commençaient à arriver en foule dans l'Ouest. Au début, les frères étaient quelque peu craintifs, mais à mesure qu'ils faisaient connaissance avec les gens, ils comprirent qu'ils partageaient le même rêve que tous les autres colons qui descendaient sur les plaines : la chance de commencer à nouveau, libres et auto-déterminés.

(À l'extérieur du Fort Carleton)

Louis : Eh bien, mon frère, que devons-nous faire? S'asseoir et attendre! Il nous faut ces outils si nous voulons cultiver le terrain comme il le faut.

Bernard : Pourquoi penses-tu que ce facteur a une tête d'original?

Louis : Quoi, tu ne te fies pas à lui?

Bernard : Te fierais-tu à un homme qui laisse ses hommes rôder en ivresse toute la nuit? As-tu entendu dire ce que les Cris ont pour leurs fourrures? C'est scandaleux. Même le plus baveux des hommes à Caughnawaga demanderait si peu. J'en ai assez, Louis. Je crains que l'histoire se répète encore. Que pouvons-nous faire pour changer les choses? Tout ce que nous avons besoin, ce sont quelques pelles et un peu de graines. C'est tout! Ce n'est pas trop exiger. Nous offrons un prix raisonnable.

(Une belle berceuse française se fait entendre au loin.)

Louis : Hé, écoute ça, hein?

Bernard : Ouais, ça, c'est français ça!

Louis : Oui, tu l'aimes?

Bernard : Ouais, ça me fait penser au Québec.

(Bernard commence à jouer du violon au son de la berceuse et, petit à petit, une jeune fille s'approche. Ils chantent un peu puis Louis lui demande si elle veut danser et ils dansent une valse que Bernard joue sur son violon. Ils finissent.)

Marie : Merci, merci beaucoup! Vous dansez bien, monsieur.

Louis : J'ai rarement le privilège de danser avec une si jolie et gracieuse partenaire. Je m'appelle Louis et ici est mon frère Bernard.

Marie : Je m'appelle Marie. Enchantée de faire votre connaissance. Mon Dieu! Que vous me paraissez étrange!

(Louis et Bernard se regardent, embarrassés.)

Marie : Non, non, excusez-moi. Je ne veux pas dire que vous êtes laids. En fait, ce n'est pas le cas du tout! Je veux dire... Vos vêtements, vos couleurs, ils ressemblent à ceux que j'ai vus seulement chez moi au Québec.

Bernard : Oui, Madame, vous avez raison. Nous sommes des Iroquois venus du Québec pour s'installer sur notre terrain dans les collines basses des Rocheuses et pour jouir de notre indépendance.

Marie : Vraiment! Des Iroquois? C'est vraiment fascinant. Mon père connaît plusieurs voyageurs. Il a souvent parlé des braves Iroquois qui sont de si robustes rameurs. Des hommes qui peuvent se rendre d'ici au lac Supérieur dans quelques semaines seulement.

Louis : Et voilà, pouf! Devant toi se tiennent deux tels hommes.

Bernard : Oui, nous étions de robustes voyageurs, il y a un temps, mais maintenant nous ne voyageons qu'assez loin pour obtenir les provisions et outils dont nous avons besoin pour notre peuple. Nous avons choisi de vivre notre vie ici, dans ce terrain ouvert, et réaliser le rêve qui fera que nos ancêtres seraient fiers de nous.

Marie : Vraiment, vous voulez dire que vous ne retournerez jamais dans l'Est? C'est incroyable! Mon père parle toujours du jour où il pourra retourner au Québec, où je pourrais aller à une école appropriée et vivre comme tous les autres Français. Mais moi, je lui dis: « Mais, papa, je sens vraiment que j'appartiens ici dans l'Ouest. » Puis il me dit qu'il va me trouver un gentil homme poli comme mari. Mais moi, je suis comme vous, je veux être libre. Il n'y a aucune place si magnifique à habiter. C'est mon chez-nous. Je sais du fond de mon cœur que je ne partirai jamais d'ici.

- Louis : Eh bien, ma chère dame, vous nous comprenez très bien. Nous sommes déjà en plein milieu de bâtir notre futur. Mais il nous semble que notre bonne chance tire à sa fin, car nous sommes empêchés par un homme d'obtenir les provisions dont nous avons besoin.
- Marie : Mais quel est donc cet homme? Je puis peut-être aider. Mon père est le facteur en tête. Si je lui dis que vous êtes mes amis, il vous donnera sans doute un bon prix. Venez, suivez-moi.
(Louis suit la jeune dame et Bernard imite un commerçant un peu ivre.)
- Commerçant : Ah, mais c'est la jeune madame Patenaude. Votre père vous a-t'il envoyé pour une petite danse?
(Il essaie gauchement de danser avec Marie, mais elle le repousse.)
- Marie : Mon Dieu, vous puez encore la boisson! N'êtes-vous jamais sobre? À cette heure du jour, que Dieu aie pitié de votre pauvre âme! Je croyais qu'il n'y aurait plus de rhum jusqu'à quelque temps le mois prochain.
- Commerçant : Du rhum! Le mois prochain? Ha! Ha! ma petite fleur, du rhum le mois prochain, du rhum ce mois-ci, du rhum le mois passé! Du rhum pour tout le monde! Yipee!!
(Le commerçant recommence à danser stupidement.)
- Marie : Monsieur! Calmez-vous! Allons, mettez-vous sérieusement au travail et n'oubliez pas que mon père ne tolère pas les soûlards au travail.
- Commerçant : Votre père? Où donc? Je ne le vois pas, est-il donc ici?
- Marie : Non! Mais il arrivera bientôt et il voudrait que vous vous occupiez de cet homme et que vous pourvoyiez à ses besoins. Comprenez-vous?
- Commerçant : Cet homme ici? Ouais, je lui ai déjà parlé, ce gars, en effet. Il m'a dit que j'étais injuste. Son frère m'a dit que j'avais une tête d'original et essaya de me lancer mon verre de rhum en pleine face. Dites-moi pourquoi devrais-je m'occuper d'hommes si déplaisants? Vous n'avez aucun droit d'être ici, mon ami. Bon, sortez!
- Louis : Je m'excuse de la part de mon frère. C'est vrai qu'il est parfois agité, mais vous savez parfaitement bien que vous essayiez de nous tricher. Vous ne croyez pas vraiment que c'est acceptable, ça, n'est-ce-pas?

Marie : Je vais vous dire, moi, pourquoi vous devriez vous occuper de cet homme. C'est que si vous refusez, je m'assurerai que vous ne mettiez plus jamais les pieds dans ce fort. Du moins, pas vivant! Vous n'êtes qu'un vaurien d'ivrogne anglais. Bon, allez-vous donner à mon ami ce dont il a besoin ou dois-je le faire moi-même? Je suis sûre que mon père sera heureux d'apprendre que sa précieuse fille a dû faire votre travail parce que vous étiez trop ivre pour vous servir de votre bon jugement. Voyons, allez-y!
(Elle l'empoigne par la chemise.)

Commerçant : O.K. O.K. Je le fais. Sapristi, vous étiez tellement une gentille petite fille! Vous devez apprendre à vous contrôler, Marie.

Marie : Madame Patenaude, s'il vous plaît!
(Elle donne une liste au commerçant.)

Commerçant : Ouais, ouais. (Il va chercher une pelle et un sac.) Voici vos choses, Madame Patenaude.
(Louis lui donne une fourrure.)

Louis : Bonne journée, tête d'original! (Ils partent.)
(On voit Bernard à l'extérieur du fort, attendant et se demandant ce qui se passe, tout en jouant du violon. Marie et Louis entrent)

Louis: Bernard! Bernard! Tu ne croiras pas ceci. Tu ne croiras pas ce que Marie a fait pour nous!

Bernard : Louis! Et bien, qu'est-ce qui s'est passé? As-tu pu au moins raisonner avec lui afin qu'il soit un peu plus juste?

Louis : Raisonner? Après que Marie a eu fini avec lui, il mangeait dans ma main comme un chien affamé. T'aurais dû voir ça! Ce qu'elle a obtenu pour nous! Ils ont même chargé toutes nos provisions dans notre canot.

Bernard : Magnifique! Nous ferions donc bien de repartir.
(Bernard part et Louis reste debout avec Marie.)

Marie : Je vous souhaite bon voyage. Vous êtes un noble guerrier; je suis sûre que votre peuple est fier de vous. (Le violon commence.)

Louis : Mon peuple est fier de n'importe qui qui est prêt à défendre ses droits et sa liberté. Il n'y a pas de plus grande cause, c'est le pourquoi de notre existence. Nous rêvons à ce que ça dure beaucoup plus longtemps que nos vies. C'est un rêve qui est impossible sans l'aide de femmes à l'esprit grand. Vous êtes Okhimaskwe. Vous serez toujours libre!

- Marie : (Regarde le Fort) Libre? Est-ce que je le suis, libre? Bernard, y a-t-il une place parmi votre tribu pour une jeune fille française pleine d'esprit, une qui rêve de bâtir un futur dans ce grand et magnifique endroit?
- Louis : Dites-vous que vous voulez venir avec nous?
- Marie : Je ne puis rester ici et épouser un fou d'ivrogne! J'ai besoin de plus que ça, moi!
- Louis : Mais peut-être que votre place est au Québec.
- Marie : Québec est le monde ancien, Louis. Je veux vivre une nouvelle existence. Je veux créer. L'Ouest est le seul endroit où je veux vivre. Je lui appartiens.
- Louis : Vous êtes une femme remarquable, madame Patenaude. Je suis sûr que notre peuple sera honoré de vous accueillir dans sa famille et je serai honoré de vous embarquer dans mon canot.
- (Ils dansent une gigue au son du violon.)
- Raconteur : En 1830, Louis Karihoo épousa Marie Patenaude et ils eurent un fils qu'ils nommèrent Michel. Le nom deviendrait éventuellement le nom de toute une tribu, la première et la dernière à devenir en existence dans l'ombre de l'avancement de l'homme blanc. Ils étaient présentement les habitants d'un des plus beaux endroits naturels au monde et, là, pour quelque temps, si court fut-il, ils connurent la prospérité.

FIN